

La sémiotique demain : générations en rapport, rapport sur les générations

Dialogues sémiotiques autour de la notion de « génération »

5 rencontres juin – octobre 2021 sous forme de table ronde

De toute façon, devant ce qui vient, toutes les générations ne sont-elles pas, comme toutes les civilisations, égales dans l'ignorance ? (Bruno Latour¹).

Les générations futures sont-elles si vulnérables qu'il faille transmettre à tout prix tous les contenus qui nous entourent ? (Bruno Bachimont²).

« L'autorité des savoirs régresse avec celle des générations et réciproquement » (Bernard Stiegler³).

Le concept de *génération*.

Il est suffisant de lire les exergues que nous avons choisis pour comprendre immédiatement les enjeux et les paradoxes qui s'ouvrent devant chaque génération de chercheurs, en particulier aujourd'hui où les incertitudes sur le futur se heurtent contre la masse apparemment intraitable d'informations que l'on a déjà stockées. La condition égale de toutes les générations devant l'ignorance du futur, l'économie de l'oubli programmé en vue d'une socialisation du mémorable, l'asymétrie temporelle entre les générations qui responsabilisent les aînés, la production d'indétermination et d'instabilité écologique dont les dernières générations sont les héritiers, cette série des réflexions sommaires montre déjà un chevauchement de pertinences dans l'évocation d'une question intergénérationnelle qui hante les mandats, les politiques et les sanctions sociales. Au cœur du tissage de la transmission d'une culture, les relations intergénérationnelles affichent les solutions localement trouvées pour gérer la dialectique entre continuité et discontinuité. Mais le malaise face aux connaissances de tous (encyclopédie), que personne ne peut « posséder » individuellement⁴, ne peut que se propager ultérieurement à travers l'insuffisance de l'extension générationnelle, elle aussi incapable de gérer le *non-savoir* sans avoir recours à la sagesse perdue des prédécesseurs et au potentiel encore inexprimé des successeurs.

Le concept de *génération* possède à la fois une vocation critique et un potentiel heuristique : d'une part, il s'affirme comme mot d'ordre pour distribuer des responsabilités, envisager des politiques asymétriques mais compensatoires, établir différents plans de légitimité de jugement⁵ ; d'autre part, ce concept vise à repérer les indices d'un tournant dans les formes de transmission d'une culture, en soulignant une manière différente d'assurer la dialectique entre tradition et innovation.

Dans plusieurs contextes scientifiques, le critère générationnel a assumé une portée explicative ou en tout cas une valeur indiciaire qui mérite d'être insérée dans un cadre

¹ Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existences*, Paris, La Découverte, 2012, p. 287.

² Bruno Bachimont, « La présence de l'archive : réinventer et justifier », *Intellectica*, 2010/1, p. 5,

³ Bertrand Stiegler, *État de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, Éditions Mille et une nuits, 2012, p. 46.

⁴ Hans Blumenberg, *Lebenszeit und Weltzeit*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.

⁵ Les générations plus jeunes doivent accepter les politiques des aînés, mais ont aussi le droit de critiquer les décisions prises par ces derniers.

interprétatif plus vaste⁶. Cela est particulièrement vrai dans l'histoire des arts ; par exemple, on parle encore aujourd'hui de quatre générations dans le Quattrocento italien⁷ ; en musique, on reconnaît la génération de Darmstadt dans laquelle tous les membres (ou presque) étaient nés dans les années 1920 ; dans l'histoire du cinéma soviétique, on reconnaît le rôle majeur joué par une génération de réalisateurs nés dans les années 1930 et qui ont pu profiter de la politique de Khrouchtchev (le « dégel »), etc.

Au-delà du périmètre scientifique, les discours sociaux ne manquent pas de thématiser la position inconfortable de ceux qui se positionnent entre une génération affirmée et la suivante (« vide générationnel »), on discute parfois sur le fait que les politiques publiques ont sauté une génération, on remarque qu'une crise – comme la pandémie actuelle – a distribué différemment son impact sur les générations (le confinement est un poids plus lourd pour les jeunes adolescents, mais les personnes plus âgées ont un taux de mortalité plus élevé). En sociologie, la question générationnelle est l'aspect le plus évident d'une asymétrie temporelle qui traverse et marque inévitablement les communautés, à partir des politiques salariales⁸.

Les phénomènes de collectifs générationnels qui émergent sans partager nécessairement des traits unitaires si forts est un aspect intéressant d'un « esprit du temps » qui arrive à se stratifier ou à imposer des couches plus marquantes au détriment d'autres (par ex. le 1968⁹). En outre, l'évolution de plus en plus rapide des technologies semble renverser l'orientation habituelle du *gap* générationnel, au profit de ceux qui ont pu profiter, dans leur formation initiale, d'une série de dispositifs inédits ; de manière générale, on parle de *natifs numériques*, mais, en y regardant de plus près, les nouveaux médias ont scandé plusieurs passages générationnels (les ordinateurs, internet, les médias sociaux, etc.) liés aux opportunités différentes dans les formes de socialisation des valeurs.

L'application réflexive du concept

Par le passé, le séminaire de sémiotique de Paris s'est occupé de la notion de « transmission » et depuis quelques années notre communauté scientifique a développé un travail théorique et analytiques sur les « collectifs ». Le concept de *génération* semble inviter les sémioticiens à entrecroiser ces fronts de recherche¹⁰, par ailleurs connectés aussi au débat écologique, étant

⁶ La crise qui caractérise la post-modernité est souvent interprétée à partir d'un échec du pacte intergénérationnel : « Ce doute de la jeunesse, cette non-reconnaissance par la génération "descendante" de son "ascendance", qui, du coup, perd son ascendant, cela dépasse malheureusement les seules formes théoriques et enseignables du savoir : ce sont aussi et peut-être d'abord les modes de vie, qui sont en principe transmis d'une génération à l'autre, qui sont discrédités ; et en cela, c'est l'éducation sous toutes ses formes qui est mise en cause, s'il est vrai que l'éducation en général est cette transmission intergénérationnelle, bien au-delà de l'enseignement, où les aînés en général – enseignants, parents ou grands-parents – sont en principe les représentants des différentes formes de savoirs dans lesquels ils trouvent et dont ils tirent leur autorité » (Bertrand Stiegler, *État de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, Éditions Mille et une nuits, 2012, p. 43).

⁷ Renato Barilli, « Le generazioni del Quattrocento », dans *Studi in onore di Giulio Carlo Argan*, Firenze, La nuova Italia, 1994.

⁸ Voir Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

⁹ L'exemplarité d'une génération non seulement s'impose de manière contingente comme débâcle des générations successives, mais peut recevoir une légitimation théorique : voir Pierre Nora, « La génération », dans P. Nora (éd.), *Les lieux de mémoire. Vol. III, t. 1*, Paris, Gallimard, 1992, p. 2975-3015. Dans ce texte important, on peut lire que « il y a probablement, dans chaque pays, une génération et une seule qui a servi à toutes les suivantes de modèle et de patron » (*ibid.*, p. 944).

¹⁰ À ce propos, il faut rappeler (et réactualiser la portée de) l'ouvrage collectif *Les âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*, dirigé par Ivan Darrault-Harris et Jacques Fontanille (Paris, PUF, 2008). Plusieurs

donné qu'il est fortement marqué par des interventions dont l'ancrage générationnel est fortement revendiqué (voir le cas exemplaire de Greta Thunberg).

Pour l'AFS, la question générationnelle interroge aussi l'évolution récente de notre discipline. Son institutionnalisation, qui reste encore précaire, ne manque pas d'avoir un impact sur les carrières de jeunes chercheurs et plusieurs étudiants prometteurs s'interrogent sur le fait de continuer leur formation en doctorat ou en post-doc dans le domaine de la sémiotique au vu de la pénurie des postes et de la position incertaine de la discipline parmi les sciences du langage, à l'intérieur des sciences de l'information et de la communication ou encore comme forme de philosophie du langage et de la signification.

Si la transmission des savoirs sémiotiques semble encore assurée par des centres de recherches et des départements très actifs, on doit constater aussi qu'ils peuvent facilement devenir plus rares et fonctionner plutôt comme des exceptions que comme une présence légitime dans tous les établissements marqués par une présence forte des sciences humaines et sociales. En outre, s'il n'y a pas de tensions intergénérationnelles évidentes, il est vrai en revanche que la reconnaissance d'un crédit scientifique pour de nouvelles propositions théoriques est lente – le conservatisme est peut-être une forme d'autodéfense naturelle contre la précarité institutionnelle – et qu'en particulier la légitimation et la promotion des travaux de nouvelles générations restent plutôt sporadique. La crise de légitimité, perçue ou attribuée, semble inviter les nouvelles générations mêmes à s'appuyer sur les « classiques » de la discipline ou sur des travaux réalisés par des auteurs affirmés depuis longtemps.

À travers une série de rencontres sous forme de table ronde, nous voulons à la fois inviter la communauté sémiotique à réfléchir sur le concept de génération et à l'appliquer de manière autoréflexive sur nos dynamiques scientifiques. Cet exercice peut être doublement utile car d'une part, on pourra profiter d'un travail collectif sur une notion qui n'est pas passée par une élaboration théorique suffisante, d'autre part, dans l'esprit d'une association savante, une réflexion sur les formes de transmission d'une tradition disciplinaire et sur les impulsions à l'innovation s'impose comme un bilan provisoire et autocritique, afin de relancer ses propres missions.

La formule de la « table ronde » veut se positionner comme explicitation d'une dialectique des positions entre les générations mais nous estimons, dans notre cas spécifique – celui d'une association savante –, qu'elle puisse fonctionner aussi comme test d'un récit commun ou comme manifestation d'une hétérogénéité d'expériences. En effet, la *génération* peut s'affirmer comme condition pour un récit différentiel à partir de l'individuation d'une série d'expériences partagées qui empêchent une « totalisation » de l'histoire. Mais à la dramatisation d'une fracture générationnelle qui isole le point de vue d'une partie de société s'opposent une tension à l'universalisation des conditions existentielles, tout comme des singularisations biographiques ou encore des oppositions de classes sociales. Plusieurs récits contrastants empêchent l'affirmation du critère générationnel qui pourtant émerge de plus en plus dans notre société au vu de la dilution générique des responsabilités – les générations précédentes, antérieures, etc. – et de la distribution indéterminée des dettes et des questions environnementales irrésolues – les générations suivantes, prochaines, etc.

Perspectives sur la question générationnelle

L'utilisation d'expressions comme « générations passées » ou « nouvelles générations », qualifie un point de vue tiers qui semble annuler paradoxalement l'enjeu générationnel dans

contributions de cet ouvrage utilisent la notion de *génération* (par ex. Pierre Boudon dans « Le monde de l'adolescence ou la perte d'autorité »).

des humanités génériques par rapport auxquelles le principe d'inclusion est suspendu : c'est le primat d'un observateur social qui se limite à un rôle actantiel spectatorial (passion du monitoring des tendances, des modes, etc.). Ce point de vue permet de concevoir le présent à la fois comme un spectacle sans asymétrie temporelle et comme la durée d'une latence, continuellement différée et de la systématisation du passé et de l'organisation du futur.

En ce sens, si la latence d'une génération pour voir des idées acceptées était auparavant une doléance ou une préoccupation – on pense au « cas Saussure » vu à travers les yeux de Benveniste¹¹ –, aujourd'hui elle est considérée comme un manque coupable de *timing* et de vocation communicationnelle. Paradoxalement, le « présentisme » offre un synchronisme de la compétition entre les générations différenciées par étayage biologique qui les désolidarise par rapport aux marques transversales de l'histoire qui se distribuent sur toute la population, y compris celles qui concernent l'utilisation de mêmes ressources sémiotiques. Si, au début du siècle dernier, Saussure pouvait affirmer que « le fait que les générations ne se succèdent pas comme les tiroirs d'une commode, puisque dans une génération il y a des hommes de tous les âges¹² », aujourd'hui cette phrase semble presque paradoxale¹³ au vu des formes de vie compétitives même dans l'exploitation des connaissances et des « biens communs ». Le « règne des contemporains » (A. Schultz) consomme les médiations symboliques non pas pour dépasser le manque de partage d'une expérience directe commune, mais pour se désolidariser intérieurement, pour refuser l'imputation d'être une « communauté de temps¹⁴ ». Le « présentisme » sanctionne les désuets et les inactuels et distribue les responsabilités en amont et en aval, sans permettre d'interroger l'articulation entre la promesse qu'une nouvelle génération incarne et la vérification des promesses tenues par la précédente. Le temps prometteur des générations réciproquement reconnaissantes est absorbé par le temps de compétitions ingrates entre les générations : la « non contemporanéité du contemporain¹⁵ » n'est plus une richesse en vue de la synthèse d'un destin collectif, mais une *ratio* pour opérer des forclusions.

La dramatisation des passages générationnels est corrélée à la fois à un manque d'explicitation et à une mise à l'épreuve, ce qui les configure comme des tests moraux et passionnels (d'humanité, de cynisme, etc.¹⁶). Certes, aujourd'hui, avec la crise irrémédiable de la notion de progrès, la *suite des générations* ne peut plus être vue comme la consolidation

¹¹ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 35.

¹² Ferdinand de Saussure, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911)*, Oxford, Pergamon Press, 1993, p. 95.

¹³ Paul Ricœur estime que les deux conceptions de la génération peuvent cohabiter : « La notion de génération qui est ici la clé offre le double sens de la contemporanéité d'une "même" génération, à laquelle appartiennent ensemble des êtres d'âges différents, et de la suite des générations, au sens du remplacement d'une génération par une autre (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, p. 514).

¹⁴ Voir Paul Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 166.

¹⁵ Cette formule a été attribuée à plusieurs auteurs, sans aucun doute Ernst Bloch, mais aussi Siegfried Krakauer, Wilhelm Pinder, Karl Mannheim (dont on doit rappeler ici l'essai *Le Problème des générations* [1928], Paris, Nathan, 1990). Pour une problématisation, voir Reinhart Koselleck, « Geschichte, Geschichten und formale Zeitstrukturen », dans R. Koselleck, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort an Main, Suhrkamp, 1979 ; trad. fr. *Le futur passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, nouv. éd. 2016.

¹⁶ « L'impatience des « générations montantes » est très exactement la mesure passionnelle de l'écart et de la tension temporelle entre le moment de l'éducation-enseignement et celui de la transmission. Pour qu'il y ait véritablement transmission, ces générations montantes appellent en quelque sorte les générations précédentes à mourir, ou au moins à s'effacer pour pouvoir être présentifiées et revivifiées par la transmission elle-même » (Jacques Fontanille, « Sémio-anthropologie de la transmission », Séminaire International de sémiotique, Maison Suger, 2014, manuscrit, p. 13.

progressive d'une modernité caractérisée par un bien-être distribué et constamment optimisé (Kant). Mais comment dépasser alors à la fois l'idée cynique de la substitution intergénérationnelle (les vivants remplacent les morts) et la coalescence compétitive entre les générations ? Comment réactualiser une conception de la *génération* capable de renouer ensemble destin singulier et destin collectif sous la forme d'une prestation complémentaire à la reconfiguration du temps¹⁷ ?

Le débat sur la transmission intergénérationnelle reste suspendu entre crise partagée (condition historique), latence délibérée du neuf (suspension de la discontinuité générationnelle) et « appropriationnisme » revendiqué de manière compétitive. Cela montre l'intérêt d'étudier les discours générationnels comme des carrefours rhétoriques dotés d'une polémologie sociale accentuée. Cela dit, ce qui relève d'une taxonomie sociale des *topoi* générationnels n'empêche pas d'envisager des typologies scientifiques et une élaboration conceptuelle, voire métalinguistique, de la notion de *génération*.

Ainsi, aux repérages opportuns des controverses et des appellatifs connotés et discutables (génération perdue, génération montante, vieille génération, etc.), le cycle des tables rondes pourra faire émerger en positif des propositions définitionnelles et des analyses heuristiques de ce que les générations (à commencer par celles des sémioticiens) ont été capables de produire, car l'autre acception du terme « génération » nous invite aussi à les qualifier sur la base des résultats : génération produite et production d'une génération. Cela dit, la réflexion « générationnelle » ne peut pas se borner à un bilan ; le *lien générationnel* est avant tout un enjeu herméneutique, qui change une relation anonyme et un étayage biologique en projet circonstancié qui définit le périmètre du réalisable et celui de l'infaisable. Entre mandat et sanction générationnels, fondés sur un point de vue tiers qui transformerait l'histoire en « spectacle » – s'affirme la génération vécue en tant que clivage paradoxal entre une compétence – l'apprentissage économique sur les épaules des prédécesseurs – et une performance – l'énième tentative d'assurer une intégration mémorielle encore plus vaste et fine.

Organisation

Les rencontres, structurées sous forme de table ronde, seront des débats activés par une série de questions répétées d'une séance à l'autre (visée comparatiste) et par des thématiques aptes à faire ressortir des divergences dans la conception du terme *génération* et des problématisations diagnostiques des relations entre les générations. En ce sens, les différents titres des séances seront une première mise en perspective : *diversifications, relais, ouvertures, présent du futur*. Chaque séance pourrait solliciter une génération spécifique de sémioticiens, à l'exception de la dernière qui a la vocation de thématiser le rôle d'une génération de chercheurs là où un clivage entre différentes écoles ou traditions s'est constitué en empêchant un dialogue que l'on estime, au contraire, comme potentiellement bénéfique pour l'avenir de la discipline.

¹⁷ La formulation de cette question renvoie encore une fois à la lecture de Paul Ricœur, *Temps et récit III, op. cit.* 160 et ss.

PROGRAMME

- Première rencontre : 10 juin, 17h
Diversification / Les écoles de pensée
- Deuxième rencontre : 8 juillet, 18h
Relais / Transmission et traduction
- Troisième rencontre : 9 septembre, 17h
Ouvertures/ Autorité, crédit et interdisciplinarité
- Quatrième rencontre : 23 septembre, 17h
Présent du futur/ Recherche et promotion de l'innovation
- Cinquième rencontre : 7 octobre, 17h
Généalogies sans paternité commune / Les anneaux générationnels manquants

Première table ronde :

10 juin, 17h

Diversification / Les écoles de pensée

- *Intervenants* : Jean-François Bordron, Marion Colas-Blaise, Jacques Fontanille, François Rastier, Luisa Ruiz Moreno.

Coordinateurs : Lia Kurts-Wöste et Pierluigi Basso

Pour vous connecter, nous vous prions de bien vouloir utiliser le même lien (<https://sciencespo.zoom.us/j/91919856177>) que nous avons adopté jusqu'ici pour le Séminaire International de Sémiotique à Paris (SaSie).

Deuxième table ronde :

8 juillet, 18h

Relais / Transmission et traduction

- *Intervenants* : Denis Bertrand, Thomas Broden, Valérie Brunetière, Anna Maria Lorusso, Gianfranco Marrone.

Coordinateurs : Audrey Moutat et Pierluigi Basso